



Le Livre des passeurs

Au bonheur des livres

Dans Le Café de la jeunesse perdue (2007), Patrick Modiano évoque une figure disparue de sa jeunesse, Louki.

Un des plaisirs qui les réunissait était celui de la lecture.

Oui, cette librairie n'a pas été simplement un refuge mais aussi une étape dans ma vie. J'y restais souvent jusqu'à l'heure de la fermeture. Une chaise était placée près des rayonnages ou plutôt un grand escabeau. Je m'y asseyais pour feuilleter les livres et les albums illustrés. Je me demandais s'il se rendait compte de ma présence. Au bout de quelques jours, sans interrompre sa lecture, il me disait une phrase, toujours la même : « Alors, vous trouvez votre bonheur ? » Plus tard, quelqu'un m'a déclaré avec beaucoup d'assurance que la seule chose dont on ne peut pas se souvenir c'est le timbre des voix. Pourtant, encore aujourd'hui, au cours de mes nuits d'insomnie, j'entends souvent la voix à l'accent parisien – celui des rues en pente – me dire : « Alors, vous trouvez votre bonheur ? » Et cette phrase n'a rien perdu de sa gentillesse et de son mystère.

[...]

De petits fascicules à couverture vert pâle. Au début, dans ma chambre de la rue d'Argentine, il nous arrivait d'en faire la lecture à voix haute, Louki et moi. C'était une sorte de discipline, quand nous n'avions pas le moral. Je crois que nous ne lisions pas ces ouvrages de la même façon. Elle espérait y découvrir un sens à la vie, alors que c'était la sonorité des mots et la musique des phrases qui me captivaient. Ce soir-là, à la librairie Véga, il me semble qu'elle avait oublié le dénommé Mocellini et tous les mauvais souvenirs que celui-ci lui évoquait. Aujourd'hui, je me rends compte que ce n'était pas seulement une ligne de conduite qu'elle cherchait en lisant les fascicules vert pâle et la biographie de Louise du Néant. Elle voulait s'évader, fuir toujours plus loin, rompre de manière brutale avec la vie courante, pour respirer à l'air libre. Et puis il y avait aussi cette peur panique, de temps en temps, à la perspective que les comparses que vous avez laissés derrière vous puissent vous retrouver et vous demander des comptes. Il fallait se cacher pour échapper à ces maîtres chanteurs en espérant qu'un jour vous seriez définitivement hors de leur portée. Là-haut, dans l'air des cimes. Ou l'air du large. Je comprenais bien ça. Moi aussi, je traînais encore les mauvais souvenirs et les figures de cauchemar de mon enfance auxquels je comptais faire une fois pour toutes un bras d'honneur.

Source : Patrick Modiano, *Dans le café de la jeunesse perdue*, Paris, Gallimard, 2007, , p. 93-94 et 118-119.